



L'invasion de l'Afrique par les migrants européens. Le monde à l'envers d'Abdourahman A. Waberi

The Invasion of Africa by European Migrants. The World Upside Down by Abdourahman A. Waberi

FRANÇOIS-XAVIER CUCHE
Université de Strasbourg
xavier.cuche@free.fr

ABSTRACT: Waberi's novel *Aux États-Unis d'Afrique* (2006) has been the subject of several articles, mainly devoted to the reversal in this fiction of the West's current domination of Africa. Our hypothesis is that the theme of immigration is central to the book. Beyond the process of inversion, we will analyse the fictional African discourse on Western immigration, before making a generic study: neither utopia nor uchrony, the novel uses the figure of the world turned upside down to demonstrate the absurdity of essentialist discourse on human groups.

KEYWORDS: Africa, Immigration, Upside-down world, Racism, Essentialism.

Dans le brillant mouvement des écrivains issus de l'Afrique subsaharienne francophone d'après les Indépendances, Abdourahman A. Waberi, né en 1965 à Djibouti, occupe une position de pointe. C'est avec le roman *Aux États-Unis d'Afrique* (2006) qu'il s'est imposé définitivement sur la scène littéraire. Ce livre est au sens littéral révolutionnaire : sa fiction renverse totalement la réalité existante pour faire du continent africain une communauté unie en un seul État, dont la prospérité, le paroxysme de modernité, l'avance économique, scientifique et technologique contrastent avec le retard, la misère, les guerres ethniques d'un Occident que fuient des hordes de réfugiés cherchant désespérément à gagner l'eldorado africain. Ce livre, à la fois drôle et tragique, frappe par une écriture aussi originale que sa fiction. Le phénomène de l'inversion généralisée y conduit paradoxalement à une analyse profonde du phénomène migratoire. On ne peut alors échapper à la



question : que cherche l'auteur en renversant ainsi le réel ? Que peut prouver une telle négation – même ouvertement fictive – de l'existant cet¹ ?

L'inversion généralisée

Le phénomène de l'inversion présente dans le roman un certain nombre de caractéristiques fortes. La première est son côté systématique². Tout ce qui, dans les représentations du lecteur occidental, définit la situation africaine actuelle se trouve reporté sur l'Occident et, réciproquement, les caractéristiques de la situation occidentale sont projetées sur l'Afrique. Ainsi, du point de vue de l'économie, de la production, de la finance, les positions de l'Occident et de l'Afrique s'échangent complètement. Dans le roman, l'Afrique regorge de richesses agricoles et industrielles, les grandes banques qui dirigent le monde sont toutes africaines, de vertigineux flux de capitaux convergent vers l'Érythrée (dans la réalité l'un des pays les plus pauvres du monde) et les *golden boys* de Tananarive jonglent avec la spéculation boursière mondiale³. Au contraire le monde occidental, plus généralement le monde que l'on est habitué à considérer comme développé, sombre dans la misère.

Même inversion sur le plan politique. C'est l'Europe de l'Union Européenne qui est divisée, ravagée par les guerres ethniques ou internationales, quand l'Afrique atteint l'unité dans la paix au sein de ses États-Unis. La démocratie y règne, alors que l'arbitraire et le mépris des droits humains caractérisent l'Occident. Même écart avec la réalité dans le domaine scientifique et technologique. Dans le roman, ce sont des astronautes africains, maliens et libériens, qui ont conquis l'espace (p. 14), et le premier homme qui a marché sur la lune est « le spatonaute Ezra Mapanza » (p. 30). En fait, toute l'avance africaine trouve son fondement dans un système d'enseignement et de recherche à la pointe du progrès. Le narrateur africain peut ainsi vanter « [ses] universités qui donnent le la à la planète entière » (p. 16).

Cette maîtrise scientifique et administrative se traduit par un système de santé d'une valeur exceptionnelle. Au contraire, l'Europe est un désert médical,

¹ Cet article se concentre sur un thème fondamental du roman : l'immigration et les réactions qu'elle provoque. Je négligerai donc l'autre aspect essentiel du livre : le roman de formation de la jeune Maya. Bien que devenue authentiquement africaine, Maya est une blanche, d'origine étrangère. Son destin peut représenter celui d'une immigration réussie, qui contredit les discours essentialistes hostiles à l'immigration.

² Jean-Marc Moura note à juste titre : « le renversement structure le récit à tous les niveaux ». V. J.-M. Moura, « *Aux États-Unis d'Afrique* ou la révolte incertaine de l'humour », [in :] M. Garcia, J.-C. Delmeule, Abdourahmane A. Waberi de l'écriture à la révolte, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université Lille 3, Lille, 2014, p. 72.

³ V. A.A. Waberi, *Aux États-Unis d'Afrique*, JC Lattès, Paris 2006, p. 15. C'est la première édition du roman. Les citations seront toujours tirées de cette édition.

dépourvu de toute hygiène et livré aux pandémies. Ce n'est pas un hasard si le SIDA est né en Grèce (p.12). D'une façon caractéristique de ce jeu perpétuel d'inversion, Waberi présente comme les fléaux qui ravagent l'Occident précisément les maladies qui en ont disparu – la lèpre, la poliomyélite – voire qui n'y ont jamais sévi comme le *kwashiorkor* (p. 13).

La conséquence de cette écrasante supériorité, c'est que l'Afrique doit porter sur ses épaules le poids du monde. Elle doit expédier secours, aide humanitaire et médecins sans frontières dans l'Occident misérable. Il lui revient d'assurer la paix sur la planète en envoyant des casques bleus en Occident, par exemple au Canada (p. 19)...

L'inversion n'est pas seulement systématique, elle est maximaliste, elle inverse les extrêmes. Les régions géographiquement les plus déshéritées d'Afrique deviennent des paradis terrestres : le Nord-est du continent est « béni par la Providence », l'Érythrée est « un pays de Cocagne » (p. 20), le désertique Niger est « verdoyant » (p.134). Inversement ce sont les zones les plus prospères d'Occident qui sont présentées comme des poches d'extrême pauvreté : il est ainsi question des favelas de Zurich ou des bidonvilles de Paris (p.12 et 25).

On pourrait continuer indéfiniment l'examen de ce renversement systématique de la réalité existante. Arrêtons-nous simplement sur deux aspects surprenants, qui ne concernent pas seulement l'inversion du monde contemporain tel que nous le connaissons. Waberi ne se contente pas d'installer l'Afrique comme monde dominant au sein du présent indéterminé de la fiction, il renverse aussi l'histoire : dans le roman, c'est l'Afrique qui a historiquement colonisé l'Europe et non l'inverse, dès l'époque moderne, en 1596 (p. 170). La conquête s'est accompagnée de la traite des Blancs, qui a fait la fortune des ports esclavagistes africains (p. 65). Le lecteur ne se trouve plus dès lors devant une possible utopie du futur, devant un monde dont à vrai dire il se doute bien qu'il n'advientra jamais comme le livre le décrit, mais qui cependant est concevable dans l'imagination. Il s'agit désormais d'une consciente et complète inversion des faits du passé les mieux établis, reconnus par les Africains comme par les Occidentaux, et dont les conséquences sont fondamentales pour les uns et pour les autres, et pour leurs rapports entre eux. Ici, les faits imaginaires sont affirmés réels et l'impossibilité de leur existence clairement assumée : elle fait partie du jeu littéraire. Il n'est nullement question de tromper le lecteur, au contraire, mais de l'amener à s'interroger sur les raisons de cette inversion.

L'autre élément radical de l'inversion concerne le langage. Selon le roman, le français, contrairement aux langues africaines, est « une langue en mal d'écriture et de savoirs fixes » (p. 194). Le livre en dénonce les lacunes, le manque de logique, l'absence de certains phonèmes, les ambiguïtés favorisant

« d'inextricables confusions » (p. 193). Ce n'est en tout cas pas une langue internationale, mais un « dialecte » local (p. 194), au contraire de la « langue fédérale » africaine « qui couvre les quarante mille kilomètres qui composent la circonférence de la Terre, langue de la diplomatie et du négoce universel » (p. 196). Évidemment le caractère non dissimulé du renversement des faits est d'autant plus saisissant que Waberi écrit tout cela en français ! Là encore, l'évidence de la contradiction oblige le lecteur à s'interroger.

La ruée vers l'Afrique et le discours sur l'immigration

La prospérité de l'Afrique, jointe à la misère occidentale, entraîne logiquement une émigration massive des Occidentaux vers l'Afrique. *Aux États-Unis d'Afrique* comporte d'abondants développements sur le phénomène migratoire, occasion de critiquer le sort de l'émigration africaine réelle en Europe à travers le reflet inversé de la fiction d'une immigration occidentale en Afrique.

C'est tout un tableau de misère affligeant que décrit alors le livre. Affligeant déjà par l'ampleur du phénomène : ils sont « des millions de réfugiés caucasiens d'ethnies diverses et variées [...] » (p. 12). Affligeant aussi – et même davantage – par les portraits individuels. Le roman, dès ses premières lignes, s'ouvre sur celui-ci :

Il est là, fourbu. Silencieux. La lueur mouvante d'une bougie éclaire chichement la chambre du charpentier, dans ce foyer pour travailleurs immigrés. Ce Caucasien d'ethnie suisse parle un patois allemand et prétend qu'il a fui la violence et la famine à l'ère du jet et du net [...]

Appelons-le Yacouba, *primo* pour préserver son identité, *deusio* parce qu'il a un patronyme à coucher dehors. Il est né dans une insalubre favela des environs de Zurich, où la mortalité infantile et le taux de prévalence du virus du sida [...] restent parmi les plus élevés selon les études de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) [...] Jetons un coup d'œil furtif dans la nuit de son logis. [...] Pas d'ameublement ni d'ustensiles. Pas d'électricité ni d'eau courante, bien entendu. Ce quidam, pauvre comme Job sur son fumier, [...] est à mille lieues de notre confort sahélien le plus courant [...]. Franchissons ce que l'on pourrait appeler le seuil : des nuées de mouches vous obstruent la vue et une odeur acide vous saisit aussitôt à la gorge (pp. 12-14).

Un immigré polonais illustre un autre type de parcours : celui du jeune homme venu étudier dans les prestigieuses universités africaines et qui, pour des raisons variées, a « décroché » et se retrouve sans ressources, sans domicile, jeté à la rue.

Il a gardé son irréprouvable envie de narrer, à quiconque se trouve sur son chemin, les charmes de Cracovie ou les neiges éternelles de Gdansk, de dessiller les yeux sur les mille sortilèges de la Poméranie. Comme personne ne l'écoute, son enthousiasme s'érode avec le temps. Son cuir se tanne. Il se fait au bitume, l'apprivoise et l'adopte en même temps que les lois de la jungle urbaine et nos valeurs contagieuses et planétaires. Dans la rue, il se démène comme un diabolotin pour occuper sa parcelle de trottoir (p. 119).

L'on reconnaît évidemment des profils de migrants présents dans la société occidentale réelle sous ces parcours inversés. Ce qui définit ces personnages, c'est justement l'impossibilité de les définir, et même souvent de les nommer, c'est l'absence, c'est le manque : ils sont sans papiers, sans domicile, sans relations, sans ressources, sans considération, sans vraie vie sociale, sans plus d'identité, de nom, d'humanité reconnue. Une absence qui pourtant est paradoxalement une présence constante dans la ville, mais ignorée, négligée, jamais regardée. Une absence enfermée dans le silence et l'incommunicabilité. Leur est-il possible du reste de faire comprendre, de seulement faire entendre ce qu'ils ont vécu ?

Aux portraits s'ajoutent les récits, les événements rapportés qui, eux aussi, rappellent ceux de la société réelle : le labeur des ouvriers agricoles immigrés enfoncés dans la gadoue, les morts par accidents du travail, les assassinats d'étrangers, jamais punis au terme d'enquêtes judiciaires bâclées, la création d'escadrons de la mort se livrant à la chasse aux réfugiés...

Ce sort tragique ne peut avoir été choisi de gaieté de cœur. L'immigration massive en Afrique s'explique évidemment par le sous-développement, la misère économique des pays d'émigration. Mais il y a plus : l'Euramérique est un monde effrayant de violence. Les guerres ethniques la ravagent. Partout, des haines invétérées, un enchaînement infini de vengeance : « Ils sont dressés, éduqués pour s'entre-détester » (p. 199). Les « razzias » ruinent les territoires. Un spectacle désolé s'y offre aux yeux : « les fermes pillées, les vergers anéantis, les pommiers brûlés, les troupeaux décimés, les routes détruites » (*ibidem*). La faiblesse de la production, les maladies endémiques souvent dues à l'absence d'hygiène, une natalité galopante qui annule tout effort éventuel de développement, tout conduit à la famine. Comment les habitants de ces terres malheureuses ne fuiraient-ils pas la guerre et la faim ?

Le plus triste peut-être, c'est la véritable aliénation culturelle, au sens senghorien, dont souffrent tant de Caucasiens, leur intériorisation du discours raciste, le découragement produit par l'habitude de la défaite et par la permanence de la misère, l'acceptation de la domination, le jugement sur soi porté à partir du regard de supériorité du vainqueur. Les traces de la colonisation peuvent-elles s'effacer ? À l'évidence, ce discours reproduit

en l'inversant le discours entendu dans l'occident réel sur les causes de l'émigration africaine.

Dans tous les cas, et quelles que soient les sympathies ou antipathies de ceux qui le tiennent à l'égard des migrants, c'est un discours de supériorité. Tantôt il se montre agressif à l'égard des inférieurs allant jusqu'à l'insulte – ainsi les Suisses sont-ils traités de « crétins goitreux » (p. 35), tantôt – mais ce n'est dans le fond pas moins méprisant – il se montre compatissant, paternaliste, et plaint ces « pauvres diables » d'immigrés (p. 12).

Tout le roman est entièrement vu du point de vue des Africains. Aucun immigrant ne devient jamais instance de discours. On ne les connaît que de l'extérieur⁴. En outre, les narrateurs africains, y compris le narrateur principal et même l'antiraciste Maya, héroïne du livre, ne prennent pas de distance avec leur appartenance à l'Afrique. L'usage constant du pronom personnel ou possessif de la première personne du pluriel (« nous », « nos ») pour parler de ses citoyens, de ses réalités, de son histoire, manifeste cette identification.

Le langage même est au service de ce point de vue exclusif. Le vocabulaire, en une sorte de revanche historique, rejette constamment le monde eur-américain dans l'exotisme. Ses représentants sont régulièrement appelés les Caucasiens. Ce mot, historiquement utilisé par les anthropologues du XIX^e siècle et renvoyant aux phénotypes de populations d'Europe, d'Afrique du Nord, de certaines parties de l'Asie, a totalement disparu de l'usage français, en même temps que les recherches qui le fondaient étaient frappées de désuétude. Dans le roman, loin de suggérer l'appartenance des migrants à une race supérieure, il sonne d'une façon comique et semble désigner les immigrés par un sobriquet qui fait irrésistiblement penser à l'adjectif « cocasse ».

Non moins caractéristique est l'emploi appliqué aux Occidentaux de termes et de catégories dépréciatifs que ceux-ci dans la réalité réservent aux populations du Sud. Ainsi n'y a-t-il pas de nations en Caucasic, mais seulement des « races », des « ethnies » ou des « peuplades ».

De la même façon, Waberi déplace dans le discours africain fictif sur les Euraméricains les stéréotypes hostiles aux immigrés africains dans la société réelle⁵. Ce sont des individus sales, « aux coutumes barbares, aux gestes

⁴ Il n'existe qu'une seule véritable exception dans le roman, et encore n'est-ce pas une parole au sens propre, mais l'écrit d'un défunt : il s'agit de « la lettre retrouvée par la police maritime dans la poche d'un candidat à l'exil gisant sur la plage de Port-Soudan » (p. 125).

⁵ Babou Diene écrit très justement que, dans *Aux États-Unis d'Afrique*, Waberi « retourne contre l'Occident tous les pires clichés qu'il applique à l'Afrique ». V. B. Diene, « *Aux États-Unis d'Afrique* (2006) d'Abdourahmane A. Waberi : de la fiction utopique à la non-histoire », [in :] R.L. Omba, D. Atangana Kouna (dir.), *Utopies littéraires et création d'un monde nouveau*, L'Harmattan, Paris 2012, p. 39.

fourbes et incontrôlables » (p. 13). Ils ne viennent en Afrique que par appât du gain et pour tenter de profiter du confort et de la sécurité qui y règnent.

En définitive, le discours dominant africain envers les immigrés au sein du roman repose sur une idéologie afro-centriste et suprémaciste. Le narrateur s'adresse ainsi à Maya :

L'homme d'Afrique s'est senti très vite sûr de lui. Il s'est vu sur cette terre comme un être supérieur, inégalable parce que séparé des autres peuples et des autres races par une vastitude sans bornes. Il a mis sur pied une échelle des valeurs où son trône est au sommet. Les autres, les indigènes, les barbares, les primitifs, les païens, presque toujours blancs, sont ravalés au rang de parias. L'univers semble n'avoir été créé que pour aboutir à son érection, sa célébration. Le savais-tu, Maya, à l'origine, il n'y avait qu'un seul continent entouré de mers, la Pangée qui se fragmentera à la fin du jurassique. [...] Seule l'Afrique restera fixe, au centre du monde. Tu retiendras l'essentiel : l'Afrique était déjà au centre, et elle le reste encore. Depuis rien n'a changé ou si peu (p. 67).

Les traits fondamentaux de cette idéologie se dessinent clairement dans ce fragment. Bien entendu, ce qui frappe d'emblée, c'est la position centrale occupée par l'Afrique. Tout se passe comme si la Providence ou le hasard avaient attribué à l'Afrique une place sur la terre qui la déterminait à conduire le monde. Cette place est définitive : l'autre grand trait du discours, c'est le fixisme, conséquence du déterminisme. Et le troisième trait, c'est par conséquent, en dépit des références renvoyant aux origines, une anhistoricité foncière : « Rien n'a changé » à travers le temps. L'on est devant une pensée essentialiste, où les rôles sont définitivement distribués selon les êtres particuliers attribués aux différents peuples et où aucune évolution significative n'est possible. De même, les « valeurs » sont immuables et les Africains seuls ont la connaissance de leur vraie hiérarchie qui, comme de juste, conforte leur supériorité. En fait tout rapport est de supériorité/infériorité : il faut être africain ou « autre », c'est-à-dire « barbare ».

Encore une fois, on est évidemment devant un retournement ironique du discours suprémaciste blanc, tel qu'il peut s'entendre dans certaines tribunes.

Pourtant, de même que dans l'Occident réel des hommes se lèvent pour défendre les migrants, dans l'Afrique du roman, il existe des associations, des institutions scientifiques, qui s'insurgent contre le sort fait aux immigrés. Elles ont des arguments forts, comme ce rappel qu'il suffirait de renoncer à trois jours de dépenses militaires pour pouvoir nourrir « les millions d'affamés étrangers » (p. 17). Mais certains des slogans que leur prête Waberi sont visiblement destinés à faire sourire le lecteur : « halte à la domination africaine » ou, mieux encore, « un autre monde est possible » (p. 106). En effet...

La visée du roman

L'on peut se demander quelle est la visée d'un roman qui prend délibérément le contre-pied de la réalité. Ce n'est pas pour autant un récit fantastique, pas un essai de science-fiction. Bien qu'il ne cherche pas, au contraire des romans réalistes, à donner l'illusion du réel, il imite cependant les procédés du réalisme littéraire.

Ainsi l'on est frappé par la cohérence, au sein du roman, de la description de l'univers africain, et en général du monde dépeint, pour fictif qu'il soit. Tout un véritable système est mis en place, système de correspondances entre les différentes réalités (géographiques, historiques, politiques, économiques), système référentiel, où chaque nouvelle référence consolide l'apparence de réalité des précédentes en les confirmant. L'onomastique est tout africaine : les rues, les places, les ponts, les aéroports, les universités, tous reçoivent les noms de grands hommes africains, confirmant ainsi la supériorité africaine⁶. Le livre contient un véritable panthéon de personnages historiques africains (ou de Noirs descendants d'Africains) : écrivains célèbres, hommes politiques, leaders révolutionnaires et/ou religieux, plasticiens, musiciens, sportifs, auxquels se mêlent des personnages imaginaires, construisent un patrimoine référentiel glorieux, dont sont évidemment exclus les « grands hommes » caucasiens⁷.

De même, procédé typique du réalisme, des éléments du réel sont nommés sans que rien ne les distingue dans le traitement littéraire des inventions de la fiction. Il ne s'agit pas seulement de la géographie de l'Europe ou de l'Afrique, mais de faits historiques, voire préhistoriques, censés prouver la « réalité » de la présentation du monde et de son histoire donnée par le roman. Ainsi la fameuse Lucy prouve l'antériorité, transformée en primauté, de l'humanité africaine (p. 29). Le pèlerinage de l'empereur du Mali Kankan Moussa à La Mecque au XIV^e siècle, resté célèbre pour son faste, confirme la prospérité ancestrale de l'Afrique (p. 36). Inversement, la Shoah illustre tristement la barbarie européenne (p. 146)...

Un autre aspect du pseudo-réalisme, c'est l'utilisation de références supposées démontrer l'authenticité de faits allégués, d'opinions attribuées, de citations rapportées, tous ne relevant pas moins de la fiction que les

⁶ Il faudrait même dire « noire » car les Afro-Américains ou même les Français noirs jouent le même rôle que les Africains. C'est une des ambiguïtés volontaires du livre : l'Occident est condamné, les États-Unis d'Afrique supplantent les États-Unis d'Amérique, mais dans ce dernier pays les Noirs sont non seulement modèles mais maîtres.

⁷ Ajoutons que Waberi s'amuse à déguiser certains noms de personnages réels : ainsi Idrissa Ouedraogo, le grand cinéaste burkinabé, devient-il Melchior Ouedraogo, et le romancier sud-africain Alan Paton, Alan Bacon.

références précises à des articles ou à des livres imaginaires. Des citations réelles se mêlent aux textes inventés dans ce perpétuel bouillage des pistes que constitue *Aux États-Unis d'Afrique*. Habilement, Waberi reprend la chanson de Nougaro *Armstrong, je ne suis pas noir*, pour en faire un témoignage de l'amertume du blanc de ne pas appartenir à la race supérieure (p. 69). Mais, à côté des citations exploitées, il y a les citations déformées, au prix parfois d'une infime modification. Le plus bel exemple en est ce fragment du *Voyage à Tombouctou* de l'explorateur René Caillé. Waberi cite ainsi le texte de Caillé rapportant son entrée dans la ville : « En entrant dans cette cité mystérieuse, objet de convoitise des nations indigentes d'Europe, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction. » (p. 36). Or, dans le récit authentique de René Caillé, Tombouctou n'est pas « l'objet de convoitise des nations indigentes d'Europe », mais « l'objet des recherches des nations civilisées de l'Europe »⁸...

Finalement Waberi crée un univers référentiel fictif, qu'il impose au lecteur comme relevant d'une évidence pour tous. Le « comme chacun le sait » accompagnant l'affirmation que le siège de l'OMS se situe à Banjul est caractéristique de cette démarche (p. 12).

Mais, en même temps, il n'y a aucun illusionnisme. La description sonne d'une façon évidente comme fictive, Waberi rendant le plus visible possible l'écart avec le réel. Ainsi, dans le roman, pour prendre des exemples très différents, Paris n'a qu'un seul aéroport (p. 182), l'immigré mort carbonisé s'appelle Jan Palach (p. 203), Nelson Mandela est le président des États-Unis d'Afrique (p. 36) et Ibn Battuta s'est rendu en Tasmanie ou en Patagonie, terres inconnues du monde arabe au temps du voyageur tangérois (p. 35). Une sorte de sommet est atteint quand c'est le réel qui devient songe par rapport à l'univers inversé du « réel » de la fiction. C'est le cauchemar de Maya qui rêve d'un monde où « le Sud se [retrouve] au Nord [...] les déserts, les disettes, les guerres, les misères et les virus faisant la même transhumance [...] » (pp. 99-100).

L'échange entre ce qui appartient au nord dans la réalité avec ce qui, dans le roman, appartient au Sud prend souvent une allure purement ludique dans le livre. Les transformations s'accompagnent d'un jeu verbal, d'une africanisation lexicale, avec un goût de l'à peu près qui rappelle les exercices de l'Oulipo⁹. Mona Lisa devient Mouna Sylla, Hollywood, Hailé Wadé, les

⁸ R. Caillé, *Voyage à Tombouctou*, Librairie François Maspero, Paris, 1979 (première édition : Imprimerie royale, Paris, 1830), t. II, p. 212. C. François-Denève a relevé cet usage ironique d'une « citation tronquée et malhonnête » V. C. François-Denève, « Au pays de Khat-Quarante : dispositifs parodiques dans *Aux États-Unis d'Afrique* », [in :] M. Garcia, J.-C. Delmeule, *op. cit.*, p. 63.

⁹ On remarquera que l'inversion en elle-même est aussi une des pratiques d'écriture de

Mac Do, des Mac Diop, le Nescafé, le Néguscafé, Pepsi Cola et Coca Cola, Pape Sy et Africola, etc. Dans tous les cas, ces jeux rappellent forcément le réel au lecteur et soulignent le caractère fictif du récit.

En fait, Waberi procède à un brouillage permanent. Le statut de chaque fragment du texte ne cesse de varier, entre éléments réels, éléments parodiés, éléments transposés, références géographiques ou historiques exactes ou imaginaires, citations vraies ou transformées, pseudo-documents allégués, références ne renvoyant à rien, fiction, rêves¹⁰. Les contradictions volontaires abondent, ne serait-ce qu'entre histoire imaginaire et histoire réelle, mises sur le même pied dans le livre. Aucun principe de discernement ne peut s'appliquer constamment. Même l'inversion ne peut être totale. Il faut que l'Afrique (ou l'Europe, ou l'Amérique) reste reconnaissable comme telle, et cela suppose donc un rapport identifiable entre l'Afrique de la fiction et celle du réel.

S'agit-il d'un pur jeu ? C'est vrai que le roman est savoureux, cocasse, plein d'entrain, parfois truculent, que l'imagination verbale y est incontrôlable avec, par exemple, des énumérations en cascades vertigineuses¹¹. Mais il est impossible de passer à côté de ce qu'il a aussi de tragique, à commencer par la peinture du sort des immigrés. L'inversion est plus qu'un procédé littéraire : son caractère systématique contraint le lecteur à se demander ce qu'a voulu faire Waberi à travers une fiction qui renverse le réel.

Contrairement à ce qui a été souvent écrit, *Aux États-Unis d'Afrique* ne relève pas du genre de l'utopie. Nous ne sommes pas devant une société de nulle part, devant un monde inconnu, découvert fortuitement. Au contraire, les repères topographiques, constamment rappelés, correspondent exactement à la géographie la plus connue et la plus exacte. Le livre n'est d'ailleurs pas davantage une uchronie. L'histoire fictive s'y inscrit profondément dans l'histoire réelle : les allusions à l'Empire du Mali ou aux deux guerres mondiales en sont le signe. Peut-on prendre « utopie » dans un sens plus général, c'est-à-dire un projet généreux mais qui, par manque de réalisme, ne pourra se réaliser ? Mais l'Afrique du roman est loin d'être une société idéale, et cela

l'Oulipo. Le rapport de Waberi avec l'Oulipo est parfaitement conscient. C. François-Denève (*op. cit.*, p. 66) relève dans le roman une citation (inavouée) de *La Vie, mode d'emploi*.

¹⁰ L'écriture du roman est clairement fragmentaire. Non seulement des textes de nature très différentes se succèdent immédiatement les uns aux autres, mais les ellipses perpétuelles détruisent tout enchaînement chronologique. Ahmed Ali Ilyas revient à plusieurs reprises sur cet aspect de l'œuvre de Waberi et cite à ce propos un extrait révélateur de *Pays sans ombre* : « Nous commencerons par faire nôtre l'art du fragment car la vie est trop complexe pour être saisie dans son ensemble ». Voir A.A. Ilyas, *Réalisme et imaginaire dans l'œuvre d'Abdourahmane A. Waberi*, L'Harmattan, Paris, 2022, p. 114 ; cf. pp. 152, 298 etc.

¹¹ Waberi insiste lui-même sur le côté comique du livre dans un entretien avec A. Mabanckou : « c'était simplement un projet politique et moral, en même temps que farcesque et rigolo », mais il précise : « j'ai fait une fiction à la fois sérieuse et pas sérieuse ». Cité dans A.A. Ilyas, *op. cit.*, pp. 212-213. La conjonction des deux aspects fait bien l'originalité du roman.

rompt aussi bien avec le genre littéraire de l'utopie qu'avec les politiques utopiques¹². Le racisme y est fréquent, le continent a un passé colonialiste et esclavagiste, les immigrés sont misérables et exploités. De sinistres personnages y font la loi, tel le policier Ouedraogo qui, « chaque jour jette dans un enclos de trois mètres sur trois, sous un soleil casse-pierres, deux brigands caucasiens [...], deux rêveurs d'Afrique en quête de manioc et d'eau fraîche. Le shérif Ouedraogo promet la vie sauve à celui qui aura tué l'autre au crépuscule » (pp. 43-44).

Pour autant le roman n'est pas non plus une dystopie. Les États-Unis d'Afrique ne sont pas une dictature sanglante, respectent le plus souvent le droit et la démocratie. Même en ce qui concerne le rapport aux étrangers, ils organisent des missions humanitaires généreuses en Occident.

En réalité, le traitement littéraire du roman relève clairement du *topos* du monde à l'envers, tel qu'il existe dans la littérature depuis longtemps, mais aussi dans la tradition populaire, celle de la fête des Rois et du Carnaval¹³. L'Afrique de la fiction a tous les traits de l'Occident actuel. Et l'Occident dans

¹² Beaucoup de critiques parlent d'utopie, d'écriture ou de fiction utopique, à propos du livre. Cf. B. Diene (*op. cit.*, p. 35, 43, 44, et dès le titre de son article) ; Y. Parisot : « 'Littérature-monde' et 'politique-fiction' dans *Aux États-Unis d'Afrique* d'Abdourahman A. Waberi (2006) et *Continental Draft* de Russell Banks 1985) », [in :] M. Garcia, J.-C. Delmeule, *op. cit.* p. 172 ; A.A. Ilyas, *op. cit.*, p. 67. C. François-Denève a raison, selon moi, de refuser cette idée, mais le roman est-il pour autant une « contre-utopie », ce qui semble signifier pour elle « dystopie » ? V. C. François-Denève, *op. cit.*, p. 59. Je ne crois pas davantage qu'il faille parler d'uchronie, malgré Kusum Aggarwal. Voir K. Aggarwal, « Abdourahman Waberi ou la fabrique d'une écriture monde », [dans :] M. Garcia et J.-C. Delmeule, *op. cit.*, p. 37. M. Garcia pense que le roman veut montrer une Afrique déjà inventrice dans le présent et en marche vers le panafricanisme. V. M. Garcia, « Postface. Waberi, Benjamin et leurs anges : du temps de la nécessité au temps des possibles », [in :] M. Garcia et J.-C. Delmeule, *op. cit.*, p. 199. Un peu dans le même sens, A. A. Ilyas estime que « l'avenir d'une Afrique surpuissante » correspond aux « désirs » de Waberi (*op. cit.*, p. 191). Je crois plutôt, comme Aurélie Dinh Van, que Waberi ne rêve pas de remplacer le rapport Nord-Sud par un rapport inversé, mais invite à refuser cette division. Voir A. Dinh Van, « l'Espace et le temps mis au service d'une double reconfiguration géopolitique et généalogique dans l'œuvre d'Abdourahman A. Waberi », [in :] S. Cubeddu-Proux et al. (dir.), *Lettres francophones en chronotopes*, L'Harmattan, Paris 2017, p. 43.

¹³ C. François-Denève note l'échange opéré par le roman : « Aux prétendus civilisés, la barbarie, aux prétendus barbares, la civilisation » (*op. cit.*, p. 58). Selon elle, le procédé vient des Lumières : elle renvoie au *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot et à Montesquieu. Y. Parisot parle elle aussi de l'influence de Montesquieu (*op. cit.*, p. 174). Ces références sont justifiées, certes, mais la figure du monde à l'envers est bien plus ancienne que le XVIII^e siècle. Elle parcourt toute la littérature, de l'Antiquité au Moyen-Âge, de la Renaissance aux Lumières, y compris sous la forme de l'inversion civilisation-barbarie. J.-M. Moura rappelle à raison son importance dans l'univers baroque (*op. cit.*, p. 72). Quant à l'aspect carnavalesque de ce renversement, il est très sensible dans le roman de Waberi. Y. Parisot le note dans son article (*op. cit.*, p. 175). On pense aux célèbres analyses du Carnaval dans les travaux de M. Bakhtine, en particulier dans *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, Paris 1970 (première édition en russe en 1965).

le roman est vu par les Africains exactement comme l'Afrique est perçue dans le réel par les Occidentaux réels.

La peinture du monde à l'envers a-t-elle une valeur subversive ? La pause carnavalesque ne sert le plus souvent qu'à détourner par un leurre passager les revendications égalitaires pour renforcer ensuite la situation existante et le pouvoir des maîtres. La lecture d'*Aux États-Unis d'Afrique* ne conduit-elle qu'à quelques heures de rêve avant un retour à une réalité dont l'auteur ne nie nullement qu'elle soit le contraire du roman ?

Pire : en montrant une Afrique unie, puissante et riche, tomber dans les mêmes travers, le même racisme, la même politique, que l'Occident réel, Waberi suggère-t-il que fatalement toute puissance politique, qu'elle soit africaine, européenne ou américaine, dès lors qu'elle est puissance, aboutit aux mêmes vices, à la même injustice que les autres ?

Il nous semble qu'une telle interprétation irait complètement à contre-sens du projet waberien. Tout le livre, au contraire, tend à refuser le déterminisme. Il détruit l'essentialisme qui enferme les différentes civilisations dans des caractéristiques supposées immuables et dans une hiérarchie irréversible. L'absurdité des préjugés raciaux, des stéréotypes culturels et sociaux, est rendue visible d'une façon éclatante par leur usage inversé. L'inanité des discours de supériorité raciste comme de commisération paternaliste est prouvée par leur déplacement complet. Plus l'inversion est ouvertement montrée comme telle, plus le discours sur l'immigration se révèle creux et sans objet. Ce qui apparaît en fait, c'est que le discours crée l'objet au lieu de le décrire seulement. Si l'immigré finit par correspondre parfois à l'image que la société d'accueil projette de lui, c'est une conséquence de l'effet que produit le discours sur les citoyens de cette société et du comportement qu'il induit chez eux. Ce n'est ni une nécessité structurelle, ni une fatalité surnaturelle qui expliquent la situation du monde, mais la responsabilité des hommes. Le roman oblige le lecteur à dépasser les stéréotypes, à se libérer du discours ethnocentrique. Il oblige à une prise de conscience¹⁴.

Le « décentrement » était le maître mot du manifeste pour une « littérature-monde » en français, paru dans *Le Monde des livres* du 16 mars 2007 et dont Waberi a été l'un des principaux inspirateurs. S'il s'agissait surtout en l'occurrence d'arracher la littérature en français à la centralité parisienne

¹⁴ Pour Aurélie Dinh Van, citant Waberi, le projet du livre est de « casser les déterminismes figés et le regard monolithique sur l'Afrique très présent en Occident ». V. A. Dinh Van, *op. cit.*, p. 42. Mamadou Kalida Ba aboutit à la même conclusion. V. M. K. Ba, « Poétique et politiques-fictions : les relations nord-sud dans *Le temps de Tamango* de Boubacar Boris Diop et *Aux États-Unis d'Afrique* d'Abdourahmane A. Waberi », [in :] M.K. Ba et al., *La Poétique de l'Histoire dans les littératures africaines*, L'Harmattan, Paris 2014, p. 88. Ajoutons que la prise de conscience, d'une façon symétrique, concerne tout autant le lecteur africain.

pour l'ouvrir à tous les courants du monde, on peut dire que le décentrement est au cœur d'*Aux États-Unis d'Afrique*. Non seulement à cause de la place qu'y occupent les émigrés, à cause du nomadisme des personnages et des figures, non seulement parce que, dans le livre, le centre et la périphérie du monde échangent leurs positions, mais parce que le lecteur lui-même est appelé à se décentrer, à renoncer à ses propres repères, à ses propres évidences, à ses propres critères, à franchir les frontières. Le rapport à l'immigration s'avère un révélateur fondamental des principes créateurs de toutes les inégalités, de tous les préjugés, de tous les enfermements intellectuels, de tous les immobilismes conceptuels et essentialistes. C'est pourquoi il est central dans le livre. L'idéal waberien de nomadisme, de circulation des personnes, des idées, des formes, incarné dans le sujet et l'organisation mêmes du roman, est la réponse de l'écrivain au désordre du monde¹⁵.

CONFLICT OF INTEREST STATEMENT: The Author declares that there was no conflict of interest in this study.

AUTHOR'S CONTRIBUTION: The Author is solely responsible for the conceptualization and preparation of the article.

Bibliographie

Source

Waberi Abdourahman A., *Aux États-Unis d'Afrique*, JC Lattès, Paris 2006.

Ouvrages et articles

Aggarwal K., « Abdourahman A. Waberi ou la fabrique d'une 'littérature-monde' », [in :] M. Garcia, J.-C. Delmeule, *Abdourahman A. Waberi de l'écriture à la révolte*, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université Lille 3, Lille 2014, pp. 27-43.

Ba M.K., « Poétique et politiques-fictions : les relations nord-sud dans *Le Temps de Tamango* de Boubacar Boris Diop et *Aux États-Unis d'Afrique* d'Abdourahman

¹⁵ Valentina Tarquini, en d'excellentes remarques, affirme que dans les romans d'A. Mabanckou et d'A.A. Waberi « la notion de circulation se substitue à celle de structure ». Plus loin elle conclut : « Enfin, l'unité du texte n'est pas à rechercher en amont du projet d'écriture mais plutôt au sein du processus de circulation avalisé par la communauté des lecteurs, garante de la multiplicité du sens, ce qui caractérise, de plus en plus, le roman africain ». Voir V. Tarquini, « Vers une légitimation du non-figé : Alain Mabanckou et Abdourahmane A. Waberi », [in :] R. Tro Deho et Y.L. Konan, *L'(in)forme dans le roman africain*, L'Harmattan, Paris 2015, pp. 95, 98. A. Dinh Van, citant l'expression de Waberi dans *Aux États-Unis d'Afrique* de « nomadisme fertilisant » (p. 203) la rapproche du « nomadisme circulaire » d'Édouard Glissant. V. A. Dinh Van, *op. cit.*, p. 44.

- A. Waberi », [in :] M.K. Ba, M. Seta Diagana, M. Ould Dahmed, *La poétique de l'histoire dans les littératures africaines*, L'Harmattan, Paris 2014, pp. 77-88.
- Diene B., « Aux États-Unis d'Afrique (2006) d'Abdourahman A. Waberi : de la fiction utopique à la non-histoire », [in :] R.L. Omgba, D.A. Kouna, *Utopies littéraires et création d'un monde nouveau*, L'Harmattan, Paris 2012, pp. 35-44.
- Dinh Van A., « L'espace et le temps mis au service d'une double reconfiguration géopolitique et généalogique dans l'œuvre d'Abdourahman A. Waberi », [in :] S. Cubbedu-Proux et al., *Littératures francophones en chronotopes*, L'Harmattan, Paris 2017, pp. 37-47.
- François-Denève C., « Au pays de Khat-Quarante : dispositifs parodiques dans *Aux États-Unis d'Afrique* », [in :] *Abdourahman A. Waberi de l'écriture à la révolte*, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université Lille 3, Lille 2014, pp. 55-67.
- Garcia M., « Postface. Waberi, Benjamin et leurs anges. Du temps de la nécessité au temps des possibles », [in :] *Abdourahman A. Waberi de l'écriture à la révolte*, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université Lille 3, Lille 2014, pp. 183-199.
- Ilyas Ahmed A., *Réalisme et imaginaire dans l'œuvre d'Abdourahmane A. Waberi*, L'Harmattan, Paris 2022.
- Moura J.-M., « Aux États-Unis d'Afrique ou la révolte incertaine de l'humour », [in :] M. Garcia, J.-C. Delmeule, *Abdourahman A. Waberi de l'écriture à la révolte*, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université Lille 3, Lille 2014, pp. 69-76.
- Parisot Y., « 'Littérature-monde' et 'politique fiction' dans *Aux États-Unis d'Afrique* d'Abdourahman A. Waberi (2006) et *Continental drift* de Russell Banks (1985), [in :] M. Garcia, J.-C. Delmeule, *Abdourahman A. Waberi de l'écriture à la révolte*, Éditions du Conseil Scientifique de l'Université Lille 3, Lille 2014, pp. 169-182.
- Tarquini V., « Vers une légitimation du non figé : Alain Mabanckou et Abdourahman A. Waberi », [in :] R. Tro Deho, Y.L. Konan, *L'(in)forme dans le roman africain*, L'Harmattan, Paris 2015, pp. 79-100.

Author :

François-Xavier Cuche – professeur émérite à l'Université de Strasbourg. Ses travaux portent sur la littérature française du XVII^e s., et sur la littérature négro-africaine d'expression française. Il est notamment l'auteur des livres : *Une pensée sociale catholique. Fleury, La Bruyère, Fénelon*, Paris, le Cerf, 1991 et *L'Absolu et le monde*, Paris, Champion, 2017.